

## CRÉATIVITÉ LINGUISTIQUE CHEZ LES FRANCOPHONES ROUMAINS DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIX-e SIÈCLE<sup>1</sup>

Michaela GULEA \*

**B**ien que les principautés danubiennes fussent assez isolées géographiquement, une forte influence française s'est fait sentir tout le long du XVIII-e siècle, lorsque les Roumains se préparaient à entrer dans un autre monde «par le truchement de la langue». [1: 67]

*Le français n'attend pas les premières traductions en roumain qui se situent à la fin du XVIII-e siècle pour s'imposer en Moldavie aussi bien qu'en Valachie.* Il y pénétra en même temps que les princes phanariotes, représentants de la Sublime Porte. Ceux-ci, interprètes de plusieurs langues européennes par nécessité, mais aussi par goût, appréciaient la culture française ainsi que le français, langue de la diplomatie entre toutes. Afin d'instruire leurs enfants, ils faisaient appel à des précepteurs français, se procuraient des livres de France. Eux-mêmes ne se séparaient jamais de leur propre secrétaire français. Leur modèle fut rapidement suivi par les boyards dont la plupart disposait de bibliothèques où les classiques de la littérature française étaient à l'honneur.

En 1775, Alexandru Ipsilanti réorganisa l'enseignement en Valachie d'après le modèle français et introduisit le français à l'école comme langue obligatoire à côté du grec, du latin, du vieux slave et du roumain. Peu de temps après, il fut introduit en Moldavie aussi: cela entraîna la parution de grammaires françaises, dictionnaires, manuels, écrits littéraires. [2: 577-585] On traduisit surtout du français en grec mais les premières traductions en roumain ne tardèrent pas à paraître. Elles se multiplieront après 1820. Tout le monde s'attela à la tâche. Les secrétaires des princes, les boyards, le métropolitain, les jeunes princesses elles-

mêmes, sans parler des écrivains. On traduisit d'abord les auteurs français à travers des versions grecques, mais très rapidement, surtout après le traité de Kuciuk Kainargi (1781), les Roumains apprirent à parler le français aussi bien que leur propre langue.

*Le français devient dès la fin du XVIII-e siècle non seulement la langue des chancelleries mais aussi des salons et de la famille.*

En 1798, des Consuls français s'ouvrirent enfin à Iassy et à Bucarest. En cette fin de siècle et surtout au début du siècle suivant, les émigrants français qui déferlent dans toute l'Europe font leur apparition aux bords du Danube et du Prut apportant dans leurs bagages la philosophie des Lumières et les idées de la Révolution Française. Ils sont reçus avec sympathie et nombreux sont ceux qui deviennent précepteurs des enfants de boyards roumains.

Elevés dans leurs idées, il n'est pas étonnant que maints fils de boyards aient été si prompts à s'abreuver à l'idéologie des quarante-huitards français. Comme partout en Europe, ces jeunes démolirent les vieilles structures sociales et politiques pour créer les institutions de la Roumanie moderne.

Sur le plan linguistique, *l'influence française s'est manifestée par toute une série d'emprunts lexicaux.* La plupart des mots nouveaux empruntés au XVIII-e siècle et surtout au début du XIX-e siècle relèvent du domaine de l'armée et de l'administration. À partir de la quatrième décennie du XIX-e siècle, l'influence du français sur le roumain commence à se manifester plus puissamment, et cette influence ira en s'accroissant. [3]

---

<sup>1</sup> Communication parue dans M.Perrot (éd.) (1994): *Création et créativité dans les littératures francophones*, Premier tome, « Actes du colloque organisé à Dijon du 17 au 20 novembre 1993 », pp.181-189

\* *Professeur, Département des Langues Romanes et de Communication en affaires, ASE Bucarest*

Notre propos n'est pas de détailler le processus de pénétration des néologismes français dans notre langue, mais de voir *la part de créativité des locuteurs qui contribua à enrichir le roumain dans la première moitié du siècle passé*. Cette créativité se reflète dans la littérature de l'époque, dans le théâtre surtout, qui fait parler les gens sur scène dans un langage aussi proche que possible du quotidien.

« *Comedia vremii* » (*La Comédie de notre époque*) écrite en avril 1833 par C. Faca est une comédie moliéresque qui évoque par sa trame et son esprit *Les Précieuses ridicules*. Mais à la différence des précieuses de Molière, dont les périphrases sont des métaphores, des personnifications et d'autres figures relevant sans doute d'une créativité mise au service d'une certaine conception de la bienséance, jugée ridicule par ses exagérations (mais créativité quand même), les « francomanes » de Faca ne font que répondre au besoin des jeunes de trouver un langage qui traduise les nouveaux éléments de civilisation de leur époque. [1]

Le conservatisme des parents met en évidence la tragi-comédie de l'occidentalisation qui creuse un fossé insurmontable entre les générations des « bonjouristes » et des « anti-bonjouristes ».

À l'époque, le sens de la langue était très développé et tout ce que disent les deux jeunes héroïnes de la pièce semble sensé par rapport à leur niveau de vie et témoigne de leur bon goût. Pour les parents, malheureusement, les mots qu'elles emploient sont choquants de par leur nouveauté même, autant signifiante que signifiée. Grand nombre de ces termes cités pour « provoquer l'hiralité » du Roumain, comme le disait I.H.Rădulescu [4], font partie aujourd'hui du lexique roumain: *velur, botina, dublura, lorneta, toaleta, vizavi*. D'autres ont subi de légères modifications du fait de leur adaptation phonétique et morphologique, avant de rejoindre le vocabulaire roumain de tous les jours: *empertinenta* → *impertinenta*; *distreta* → *distrata*; *voale* → *voaluri*; *mantela* → *mantaua*; *chestioane* → *chestiuni*; *dezagraman* → *dezagement*.

Mais la créativité linguistique de ces demoiselles se manifeste également lorsqu'elles forment par agglutination – technique propre à l'imagination – des mots cocasses destinés à disparaître, car à une racine latine ou française est collé un affixe grec. Ainsi, *recomanduesc* (je recommande), *tromparisita* (trompée), *servirisit* (servi), *pansarisesc* (je pense) font encore rire du

fait de leur bizarrerie par rapport au roumain aussi bien qu'au français. Ils seront simplifiés dans l'esprit du roumain (*recomand, servit*) ou bien disparaîtront.

De même, dans une pièce de V. Alecsandri (*Iorgu de la Sadagura*) « *desirul unui cavalier amabil* » sonnait assez mal aux oreilles des contemporains, car chacun de ces termes « avait l'air français »; or, de nos jours, il n'y a que le premier que ait disparu du fait qu'il nommait un signifié déjà existant en roumain: *dorința*.

Ion Heliade Rădulescu, une de grandes personnalités de la littérature roumaine, qui contribua par son œuvre d'écrivain et de poète à parfaire le roumain littéraire était d'avis vers 1828 « qu'il nous faut emprunter, mais pas à la manière de ces marchands qui ne savent pas gérer leurs affaires et font faillite. Nous devons prendre uniquement ce qu'il nous faut, d'où il le faut et comme il faut ». Pourtant, dix ans après, il quittait ces sains principes s'adonnant à une sorte de purisme italiénisant et étymologisant très à l'honneur à l'époque, notamment en Transylvanie où il avait fait école. Aussi fera-t-il paraître, avec beaucoup de satisfaction en 1866, la comédie de Faca, écrite en 1833, sous un nouveau titre, « *Franțuzitele* » (Les Francomanes). Il en rédigea lui-même la préface [4] où l'on peut lire:

« Après les événements de 1821, le grec étant banni des écoles, le but des vrais Roumains fut celui de cultiver la langue nationale. Malheureusement, le français, mal appris, a pris la place du grec. »

Il est vrai que le jargon roumano-phanariote avait été remplacé par un autre, roumano-français qui, en 1830, faisait rage sur les rives du Danube. En parlant de la pièce, Heliade remarque avec satisfaction: « On n'a jamais vu ... un écrit si bref, dépeindre si bien et avec tant d'exactitude et de naturel, les mœurs de l'époque et flageller avec tant de sel les conduites ridicules et le jargon détestable des *précieuses ridicules* » (en français dans le texte).

Autour de 1860, lorsque I.H.Rădulescu préface cette petite comédie, 'le mal', mineur selon lui entre 1830-1833, s'amplifie et se généralise: « La gallo-manie, non pas en l'honneur mais au détriment du français, on la voit agir dans les ruelles les plus sordides, aux portes des maisons, dans les tavernes les plus minables. Les 'bonjours' et les 'bonssoirs' sont à la bouche de la valetaille et des soldats. Les artisans crient dans la rue 'Caisses cassés à réparer', entrent dans votre cour en lançant un 'bonjour', parlent de 'prix fixe' et vous quittent sur un 'adieu'. Le jargon employé du temps de Faca uniquement

par les demoiselles est utilisé aujourd'hui dans les chancelleries et parlé du haut des tribunes. Il est parlé par les députés à la tribune du Parlement, par les professeurs, on le trouve dans les journaux».

Ceci montre, sans aucun doute, que la francophonie du Roumain et de la Roumaine s'affirme non seulement dans les salons de l'élite, mais que, *dès la sixième décennie du siècle passé, on peut parler sinon de bilinguisme, du moins d'une deuxième langue, concernant le français.*

Deux ans plus tard, C. Negruzzi, créateur de la nouvelle historique roumaine et autre grand «animateur» culturel, confirme qu'après la révolution de 1848 surtout, on avait abandonné les termes turco-greco-slaves et qu'on avait introduit – non sans ridicules excès de la part de maints rimailleurs de tout acabit – une foule de termes latino-franco-italiens. Cela donne des vers dans un jargon francisant délectable de nos jours par ses effets comiques mais qui, à juste titre, devait exaspérer les véritables écrivains de l'époque, créateurs du roumain littéraire. Voici le début d'une poésie d'amour, citée par C. Negruzzi:

«Șarmantă damigelă,  
Cu ochi ca de gazelă  
Te am, o columbelă  
Divină și mult belă ».[5: 227]

L'engouement pour le théâtre français de la première moitié du XIXe siècle est évoqué par le même C. Negruzzi dans sa correspondance en ces termes:

«Lorsqu'en 1832 les frères Fouraux ouvrirent chez nous une salle de théâtre, te souviens-tu comment on se pressait à l'entrée ? Comment on riait en voyant Pierrot dévorer une chandelle et comment on gémissait en voyant le mannequin d'Arlequin expulsé par un canon en bois: bouou! Sais-tu comment la salle frémissait d'applaudissements lorsque Mme Vartiste dansait sur la corde le pas nommé 'Nec plus ultra'? Mais dès qu'on a vu le vaudeville 'Derlindindin' on n'a plus demandé que des vaudevilles. Les pauvres Français durent se plier à notre goût. Et là ce fut merveilleux...» [6: 222]

Sur le modèle de ces vaudevilles, les écrivains quarante-huitards entreprirent de créer un théâtre national et écrivirent des pièces qui fustigeaient les mœurs de l'époque, y compris les folles créations linguistiques francisantes, produites par des personnages prétentieux et peu instruits. Car la mode du français ne devait pas empêcher les gens d'apprendre «le bon français».

Examinons maintenant la célèbre comédie de Vasile Alecsandri, *Chirița în provincie* (Kiritza en province) de 1852. [7]

Le comique de langage du personnage principal surtout – une parvenue prétentieuse, vulgaire et naïve, mais sympathique, car pleine de tempérament et de naturel [1] – y tient une place importante pour le plus grand plaisir du public. Encore fallait-il que ce public connût parfaitement le français pour goûter «les perles» de Chirița, ce qui était le cas de toute l'élite sociale et culturelle qui fréquentait le théâtre à l'époque.

Dans ces conversations avec Monsieur Șarl (Charles), le professeur de son fils, Chirița traduit *ad litteram* des expressions idiomatiques du roumain. La troisième scène du premier acte est construite entièrement sur cet effet comique et l'on y parle plus le français que le roumain, à la manière du personnage principal:

Șarl (lui donne du feu): Voilà Madame !  
(A part) Elle fume comme un caporal.

Chirița: Merci... Voulez-vous aussi *boire un cigare* ?

Șarl (A part): Aie ... Aie... elle va recommencer ses traductions libres.

Chirița: Ils sont *de minune* (merveilleux)... cigares de Halvanne ... (sic !)...

Et le dialogue de se poursuivre entre les deux personnages, mi-français, mi-roumain, car aucun d'entre eux ne possède, en fait, la langue de l'autre.

Chirița: Ian (interjection roumaine), dites-moi, je vous prie: est-ce que vous êtes ... *mulțămît* (content) de Gulitza ?

Șarl: Comme ça, comme ça... *mulțămît* (content) et pas trop.

Chirița: C'est qu'il est très... *zburdalnic* (espiègle)... mais avec le temps, je suis sûre qu'il deviendra *un tambour d'instruction* (un puits de savoir).

Șarl (étonné): Tambour ?

Chirița: Oui (elle donne l'équivalent en roumain)... nous disons comme ça en moldave.

Șarl (A part): Ah bon ! La voilà lancée.

Chirița: Merci... j'ai appris [8] (sic !) toute seulette le français ... *pre legea mea* (foi de Kiritza).

Charles se moque d'elle pour le plus grand plaisir du spectateur avisé de l'époque:

Șarl: Est-ce possible! C'est extraordinaire...

Hé bien, votre fils vous ressemble ... il a une facilité! dans quelques années, il parlera aussi bien que vous...

Chirița: Quel bonheur !...

Elle s'adresse à son fils dans un roumain pittoresque puis revient au français:

Chirița: N'est pas, Monsieur Șarl, qu'il parlera comme l'eau (très couramment) ?

Șarl: Comme?... Ah, oui... vous dites comme ça en moldave. Oui, oui...

Chirița: Et alors, nous *l'enverrons dedans* (en Europe !) [9]

Șarl: Où ça, Madame ?

Chirița: Dedans ... *înăuntru*... nous disons comme ça en moldave.

Șarl (A part): Parle donc le moldave alors, malheureuse !

Chirița: Et, voyez-vous, Monsieur Șarl, je ne voudrais pas qu'il perde son temps *pour fleur de coucou* (pour des sornettes)

Șarl: Pour des fleurs de coucou ?

Chirița: C'est-à-dire: *de flori de cuc*... nous disons comme ça ...

Șarl: En moldave... (A part): Cristi... qu'elle m'agace avec son baragouin !

Chirița: Aussi, je vous prie... quand il se parressera\* (calque du roumain) C'est correct... nous disons comme ça...

Șarl: C'est convenu... en moldave... Vous parlez comme un livre.

Et la scène de continuer avec un examen en français que la mère fait subir à son fils. Elle lui demande tour à tour de traduire en français les noms

roumains qui désignent *la fourchette, la friture et la galette*. Gulitza répond sans complexes: *furculision, fripturision, invârtision*. Voici encore une fois la stratégie de celui qui agglutine un élément connu, la racine des mots de la langue maternelle et un affixe typique du français (alors que les « Francomanes » de Faca agglutinaient une racine française à un affixe grec).

Le processus de créativité linguistique conduit à un irrésistible effet comique. Les «*furculision*» et autres «*kechkevou*» entrent d'ailleurs dans la langue roumaine pour désigner le parler incorrect du français, signe d'une éducation précaire. Car personne ne pouvait à l'époque – et ceci est valable de nos jours encore – aspirer au statut d'intellectuel sans une bonne connaissance du français. Pourtant, rendrons justice aux «francomanes» et autres Chirița de l'aube de la modernité roumaine. Car l'esprit créatif ne se manifeste-t-il pas par la curiosité épistémique et perceptive qui repousse la monotonie ainsi que le connu, le familier, pour s'intéresser au nouveau, à l'inconnu; par la tendance de rompre avec le conventionnel et par le besoin d'indépendance; par le besoin d'expressivité et celui d'assumer des risques, au-delà des limites ordinaires?

De ce point de vue, les héroïnes de Faca et Alecsandri font preuve de créativité linguistique, en dépit de leurs exagérations. Cette créativité fut celle de tous les locuteurs roumains qui, au XIXe siècle, «*reromanisèrent*» le roumain par le truchement de la langue française. [10]

## NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Călinescu, G., *Istoria literaturii române de la origini până în prezent* (L'Histoire de la littérature roumaine des origines à nos jours), București, Minerva (Fundatia pentru literatură și artă), (1941), 1982
2. Rosetti, A., Cazacu, B., Onu, L., *Istoria limbii române literare* (Histoire de la langue roumaine littéraire), București, Minerva, 1975, pp. 577 - 585
3. Voir Drăgoi-Făiniș, S., *Terminologia economică de origine franceză în limba română* (La terminologie économique d'origine française en roumain) (1750-1850), Thèse de doctorat, 1983, Université de Bucarest; voir également Lupchian, G. *Terminologia de origine franceză în limba română (secolele al XVIII-lea și al XIX-lea – terminologie culinară)* Thèse de doctorat, Université de Bucarest, 1981
4. Faca, C., *Franțuzitele*, (Les Francomanes), préfacé par I.H. Rădulescu, București, Librăria Alcalay, (1866) 1906
5. Negruzzi, C., *Studii asupra limbii române* (Études sur la langue roumaine), in «*Alexandru Lăpușneanu*», București, Editura pentru literatură, (1862) 1969
6. Negruzzi, C., *Scrisoare către Gh. Asachi* (Lettre à Gh Asachi) in «*Alexandru Lăpușneanu*», București, Editura pentru literatură, (1862) 1969
7. Alecsandri, V., *Chirița în provincie* (Kiritza en province), in «*Iași în carnaval*» (Iassy en Carnaval), București, Minerva, (1852) 1988

8. *Apprendé* au lieu de *appris*. Kiritza emploie ce participe par analogie avec les verbes du premier groupe; cette erreur relève du besoin de l'étudiant - de tout temps - d'introduire la régularité dans la langue. (voir T. Slama-Cazacu, 1999, III 13,5)
9. Dans une autre scène, Kiritza proposera à Charles de « laver le baril » (prendre la poudre d'escampette) ou lui dira « vous m'avez frotté le cœur avec du miel » (pour « vous m'avez mis du baume à l'âme »). A son tour Charles - qui, lui, cultive l'humour à l'état pur - tombe parfois dans le même travers que la provinciale moldave lorsqu'il parle roumain. Il dira, par exemple, pour quelqu'un qui « travail du chapeau » qu'« il lui manque un dogue » traduisant ainsi à partir d'une ressemblance phonétique le roumain « *îi lipsește o doagă* », ce qui signifie *ad litteram*: « il lui manque une douve ». Cette ressemblance agit en vertu de la similitude des signifiants des deux termes *dogue/doagă*, le signifié du premier remplaçant le signifié du second.
10. Le comique de langage - prenant sa source surtout de l'emploi des « faux amis » - qui fit rire tant de générations depuis la moitié du siècle passé n'est pas sans suggérer la manière de parler français de l'élite bucarestoise cent ans après, à l'époque communiste. Les dames de la bourgeoisie et de l'aristocratie déchues vivaient pour la plupart de la vente de vêtements neufs ou usés, envoyés par des parents plus fortunés, émigrés en Occident. Comme les gens qui achetaient n'avaient pas trop d'argent, eux non plus, le paiement se faisait par mensualités. Ce genre de commerce, inconnu jusqu'alors par les francophones roumaines, leur fit inventer le syntagme « payer en rats lunaires », par analogie phonétique avec le roumain « *a plăti în rate lunare* » (ce qui voulait simplement dire « payer par mensualités »). Exorciser le malheur par le rire fut, d'ailleurs, l'un des secrets de la survivance de l'esprit roumain. Faire de bons mots, dans une langue évoquant « la normalité » (qu'on pensait à jamais perdue) remontait le moral d'une élite intellectuelle qui ne trahit jamais le français, même du temps où il était considéré comme le langage du « capitalisme en putréfaction » et où il avait presque disparu de l'école. Malgré une intense soviétisation qui régissait les programmes scolaires, la génération de « l'obsédante décennie » (1950-1960) se refusa à apprendre la langue de l'occupant, fit lire à ses enfants les auteurs roumains interdits (Emil Cioran, Mircea Eliade, Eugène Ionesco) et leurs apprit ce qui représentait encore un symbole du monde libre: la langue française.